

Numéro spécial

revue semestrielle
volume hors série

novembre
2012

Résolang

Littérature, linguistique & didactique

Dire, écrire, représenter,
lire l'Histoire

ISSN 1112-8550

La revue *Résolang* entend promouvoir, en littérature, linguistique et didactique françaises et francophones, une recherche fondée sur le dialogue entre les disciplines et le réseau des chercheurs et équipes de recherche qui s'y consacrent, au sein des universités algériennes et avec leurs partenaires internationaux.

Attachée à refléter une recherche vivante et actuelle, elle s'ouvre aussi bien aux études des jeunes chercheurs et doctorants qu'à des programmes thématiques sollicitant des spécialistes d'origine géographique et de champs disciplinaires les plus divers.

Résolang ne publie que des articles inédits écrits en français. Les contributions présentées dans chaque numéro sont soumises à l'aval du conseil scientifique et d'un comité de lecture international anonyme.

Comité d'édition

Présidente: Rahmouna Mehadji Zarior, *Université d'Oran*

Fewzia Sari Mostefa-Kara, *Université d'Oran*

Anne-Marie Mortier, *Université Lyon 2*

Conseil scientifique

Président: Bruno Gelas, *Université Lyon 2*

Boumediène Benmoussat, *Université de Tlemcen*

Jacqueline Billiez, *Université Grenoble 3*

Jean-Paul Meyer, *Université de Strasbourg*

Hadj Miliani, *Université de Mostaganem*

Fewzia Sari Kara Mostefa, *Université d'Oran*

Djamel Zenati, *Université d'Alger*

Secrétariat de rédaction

resolang@gmail.com

Université d'Oran – Faculté des lettres, des langues et des arts

B.P. 1524, El M'naouer, Oran 31000

Directeur de la publication

Monsieur le Recteur de l'Université d'Oran

Les conditions de soumission des articles, les recommandations aux auteurs, la charte typographique *de la revue* et les mentions légales sont consultables sur les sites :

site d'information : <http://sites.univ-lyon2.fr/resolang/>

site institutionnel : <http://www.univ-oran.dz/revues/ruo/resolang/>



B.P. 1524, El M'naouer, Oran 31000, Algérie

Dire, écrire, représenter, lire l'Histoire

HADJ MILIANI

Avant-propos

Écrire, raconter l'histoire : un questionnement complexe 3

FATÉMA KADI-BAKHAÏ

Les Algériens et leur histoire 7

FAOUZIA BENDJELID

La confluence des mémoires collective et individuelle
dans *L'Amante* de Rachid Mokhtari 11

AICHA BOUABACI

Extraits du roman inédit

Les secrets de la cigogne (Saïda 1997) :

« La guerre est finie » 27

Des soldats germaniques à Saïda 30

MILOUD PIERRE BENHAIMOUA

Histoire et romans policiers d'Algérie 33

BOUZIANE BEN ACHOUR

Écrire le roman :
écrire c'est pervertir le réel 59

DENISE BRAHIMI

La guerre d'Algérie dans le film *Hors-la-loi* 63

ABDELKADER GHELLAL

Ma destinée était écrite quelque part – Roman 71

DAHO DJERBAL

De la difficile écriture de l'histoire d'une société (dé)colonisée
Interférence des niveaux d'historicité et d'individualité historique 79

HAMID GRINE

Le présage 89

ABDELLALI MERDACI

Mohammed Dib dans l'Algérie coloniale :
Variations sur l'auteur 93



La guerre d'Algérie dans le film *Hors-la-loi*

Le film *Hors-la-loi*¹ du réalisateur Rachid Boucharef (2010), généralement présenté comme film franco-algérien, donne une représentation de la guerre d'Algérie telle qu'elle a été vécue en France et particulièrement à Paris, du côté algérien, même si le côté français se trouve inévitablement évoqué. L'action se passe, pour l'essentiel, entre l'hiver 1955 et octobre 1961 (le massacre du 17 octobre à Paris). Pour simplifier on peut considérer que le film recouvre à peu près toute la période de la guerre d'Algérie.

Avant d'en arriver à ce qui va devenir son unique sujet, le réalisateur a pourtant jugé souhaitable et nécessaire de donner à voir non pas un mais deux prologues, situés à des époques antérieures.

L'un se passe dans la campagne algérienne en pleine période coloniale (1925), et montre comment une famille de paysans modestes, le père, la mère, et leurs cinq enfants, se trouve brutalement spoliée de la terre qui lui appartient de manière immémoriale et sur laquelle elle a toujours vécu. Le caïd, accompagné de gendarmes, vient les informer qu'ils ont trois jours pour partir.

L'autre se passe en mai 1945 et représente les massacres tristement célèbres qui ont alors ensanglanté la région de Sétif et de Guelma dans le département de Constantine. Pendant ces événements, la répression française entraîne la mort du père et des deux filles de la famille qu'on connaît depuis l'épisode précédent. En fait il s'agit de centaines de cadavres d'Algériens qu'on peut voir alignés côte à côte sur les trottoirs de la ville.

Restent la mère et ses trois fils. Lorsque commence la guerre d'Algérie, deux de ceux-ci sont absents, Abdelkader en France et en prison pour raison politique, Messaoud en Indochine comme soldat dans l'armée française. Le troisième, Saïd, ayant vengé la mort de son père en tuant le caïd, décide de partir avec sa mère en France, dans l'espoir d'y retrouver bientôt ses frères et de reconstituer la famille. De fait, ils s'installent dans le bidonville de Nanterre au pire moment de l'hiver 1955. C'est là que vivent alors un grand nombre d'ouvriers algériens immigrés, dont la plupart travaillent aux usines Renault. L'action principale du film commence lorsque les trois frères se retrouvent en effet, c'est-à-dire au printemps 1956. Abdelkader et Messaoud deviennent militants du FLN, Saïd choisit une toute autre voie,

1. Le film a fait partie de la sélection officielle pour le Festival de Cannes de 2010. Il existe en DVD : Tessalit Productions 2010, distribué par Studio Canal, durée 2h12.

devient patron d'un cabaret à Pigalle et d'un club de boxe, au grand dam de sa mère qui réproouve cet argent mal gagné. Messaoud se marie avec une jeune Algérienne du bidonville et devient père, mais son activité militante l'empêche de vivre si peu que ce soit avec femme et enfant. Ce qui le désole, alors qu'Abdelkader ne semble pas souffrir de sacrifier toute vie personnelle à la cause qu'il défend. Mais on comprend aussi qu'il est bien décidé à ne rien laisser paraître de ses sentiments.

On est alors en plein cœur de la guerre d'Algérie et le film devient, à peu près exclusivement, une représentation de l'activité militante des deux frères engagés dans les rangs du FLN évidemment clandestin. Abdelkader est le plus intellectuel des deux et il se trouve bientôt investi de fonctions importantes par l'un des chefs du FLN, auquel il obéit en tout point et sans discussion. Messaoud est souvent chargé d'exécuter ceux qui doivent être éliminés, du fait qu'il a acquis en Indochine l'habitude de tuer et les compétences nécessaires pour cela.

Les deux frères organisent également la collecte de fonds, qui représentent des sommes considérables, et les acheminent avec l'aide de quelques Français(es) qui ont choisi d'être à leurs côtés. Ces fonds servent entre autres à acheter, en nombre très important, des armes qui sont introduites en France clandestinement à partir de quelques pays voisins. On voit comment les deux frères accompagnent depuis l'Allemagne l'un de ces convois de camions bientôt attaqué par un groupe armé de la police française ; au cours de cet épisode véritablement guerrier et extrêmement violent, Messaoud est blessé à mort.

Dans les derniers épisodes du film, qui montrent comment la police française réprime la manifestation algérienne du 17 octobre 1961, Abdelkader est tué lui aussi, en sorte que Saïd est le seul des trois frères qui survive aux événements de la guerre sur le sol français – et encore de justesse, ayant été menacé de mort par le FLN.

Les deux prologues du film – expropriation d'une famille paysanne et massacres de Sétif – ont causé en France un véritable scandale du fait que certains les ont ressentis comme un insupportable dénigrement de la colonisation française en Algérie. Ils ont également subi les critiques d'historiens qui ont été choqués par des inexactitudes qu'ils ont jugées tendancieuses et inacceptables. On ne reviendra pas ici sur la polémique violente qui s'en est suivie, notamment à propos des événements de Sétif en mai 1945. Il est pourtant dommage qu'elle ait occulté un aspect beaucoup plus novateur du film, occupant indûment le devant de la scène et prenant une place démesurée par rapport à ce qui est, de toute évidence, le sujet principal du réalisateur. Celui-ci a très courageusement voulu donner dans son film une représentation de l'action menée par le FLN en France pendant la guerre d'Algérie. Et c'est seulement dans le cadre de ce projet qu'il lui fallait remonter à quelques aspects antérieurs de la colonisation. Il les montre en effet sous un jour totalement négatif parce que c'est ainsi que les ont vécus

les personnages de son film, dont les comportements s'expliquent par la violence des traumatismes qu'ils ont subis auparavant. Mais si l'on veut bien échapper à la fascination obsessionnelle, évidemment liée à un fort sentiment de culpabilité, que les effroyables événements de mai 1945 continuent à exercer sur certains spectateurs, on se rend compte que le fait vraiment nouveau et étonnant dans le film de Rachid Boucharef, est qu'il y propose, en tant qu'Algérien violemment opposé à la colonisation, une représentation néanmoins critique voire très critique du terrorisme exercé par le parti qui s'est voulu l'unique défenseur de la cause indépendantiste pendant la guerre d'Algérie. Quiconque a vu le film n'a pu manquer d'être frappé par cette dimension critique, et pourtant elle est restée fort peu commentée par qui que ce soit. Il faut donc regarder de plus près en quoi consiste cette mise en question du terrorisme, à supposer que le mot "dénonciation" soit trop fort pour être employé ici.

Dès qu'Abdelkader sort de prison, il se jette sans relâche dans la mission qui lui a été confiée par un de ses compagnons plus âgés au moment de sa sortie : encadrer tous les Algériens vivant en France dans le réseau du FLN, sans aucune tolérance pour les récalcitrants. Et pour commencer, éliminer physiquement tous les militants du parti rival, le MNA, encore bien implanté, et depuis plus longtemps. C'est justement par l'exécution de l'un d'eux que commence l'action menée par Abdelkader et Messaoud. Certes, cet homme les a mal reçus, mais de là à le tuer aussi brutalement ? Après quoi, il ne sera plus question des gens de son parti, preuve que la méthode d'élimination a été efficace ; preuve aussi que les gens à éliminer se multiplient et se diversifient dans leurs appartenances. Et le film est ainsi fait que le spectateur, même averti, est frappé par cette multiplication vertigineuse, qui oblige à s'interroger. Les mots terreur et terrorisme s'imposent, même s'ils ne sont pas prononcés : on a peur, et c'est bien le but recherché.

De fait, on assiste à la montée en force d'un pouvoir implacable, qui ne prend en compte aucune faiblesse humaine et qui ne pratique aucune nuance dans l'application des peines : il semble bien qu'il n'en existe qu'une seule, la peine de mort, appliquée de la même façon à toute espèce de récalcitrant. Sami Bouajila, dans le rôle d'Abdelkader, s'est fabriqué, avec le grand talent qu'on lui connaît, un personnage de militant fanatique, au regard aussi dur que l'acier qui cerclé ses lunettes. Ici, le réalisateur s'appuie sur un certain stéréotype du révolutionnaire qui a dû faire disparaître de lui tout ce qu'on désigne sous le nom d'humanisme, au nom de l'unique cause dont il se veut l'incarnation encore plus que l'agent. La fin du film montre d'ailleurs qu'Abdelkader ne peut pas tenir jusqu'au bout dans cette attitude inhumaine et qu'après avoir perdu son frère Messaoud dans un affrontement meurtrier avec la police française, il ne supporte pas de perdre également son autre frère Saïd que le FLN a décidé d'éliminer pour cause d'indiscipline. Il le prévient à temps et les deux frères se trouvent mêlés à la masse des Algériens qui ont reçu l'ordre de manifester le 17 octobre 1961 ; bien que ce point soit suggéré plutôt que véritablement traité, il apparaît que les organisateurs

ou plutôt les décideurs de cette manifestation savaient qu'elle conduirait à un massacre, et Abdelkader lui-même, malgré sa soumission à ses supérieurs hiérarchiques au sein du parti, n'avait pu s'empêcher d'en faire la remarque en apprenant leur décision.

Même si certains de ces propos ne sont pas entièrement nouveaux, il n'était sans doute pas facile de les faire passer dans un film destiné au grand public et notamment à un public d'Algériens, vivant en Algérie ou en France, pour qui l'engagement aux côtés du FLN représente le moment héroïque de leur histoire contemporaine. Incontestablement, le réalisateur Rachid Bouchareb se devait de prendre un certain nombre de précautions pour ne pas heurter la sensibilité d'une partie importante de son public, et pour se sentir autorisé lui-même à prendre une position critique.

Il est évident que les deux prologues, comme on l'a déjà dit, sont la preuve s'il en était besoin, qu'il était nécessaire d'en finir avec le colonialisme et que les Algériens ont été contraints toujours davantage à l'usage de la violence pour en finir avec celle qu'il subissait. Le film repose sur une sorte d'absolu non remis en question et qui est la nécessité de conquérir l'indépendance.

Étant reconnu que le film ne suggère ni peu ni prou la moindre hésitation à cet égard, il en ressort que ce qu'il met en cause, de façon précise, est le terrorisme comme moyen d'action. Cette mise en cause n'implique ni reniement ni dénigrement, et plutôt qu'une dénonciation, il conviendrait sans doute d'y voir une déploration, puisque la fin tragique du film voit la disparition de deux des trois frères (la survie du troisième n'est pas garantie), sans parler des milliers de morts du côté des Algériens (pour ne parler que de ceux qui sont victimes des luttes internes), auxquels s'ajoute un certain nombre de morts côté français (dont une jeune femme qu'Abdelkader a utilisée sans le moindre scrupule à la mettre en danger). Le problème du militant révolutionnaire pur et dur apparaît alors comme le fait que, loin d'être seul à s'engager au risque de sa vie, il entraîne dans le même risque mortel un grand nombre de gens qui le suivent plus ou moins volontairement. Et c'est évidemment une immense question d'éthique, quelle que soit la justesse de la cause que le terrorisme entend faire triompher.

Les mises en cause que suggère le film de Bouchareb n'étant pas faciles à assumer, le réalisateur a eu recours à plusieurs moyens pour aider son public à accepter l'effort qui lui était demandé. Il s'y est pris, si l'on peut dire, à la fois du dehors et du dedans.

Du dehors, le terrain s'est trouvé préparé, par lui-même, grâce à son film de 2006, *Indigènes*, dont *Hors-la-loi* se présente extérieurement comme la suite et le prolongement. Quatre ans séparent les deux films, mais, à une exception près (Samy Naceri, rendu indisponible par ses démêlés avec la justice), on a l'impression en voyant les acteurs du second de retrouver des connaissances familières qu'on vient à peine de quitter, et que forcément on est heureux de revoir. C'est clairement l'intention de Rachid Bouchareb, qui non seulement reprend les mêmes acteurs dans les deux films mais donnent

les mêmes prénoms à leurs personnages dans la fiction. Jamel Debbouze continue à être prénommé Saïd, Roschdy Zem Messaoud et Sami Bouajila Abdelkader.

On ne doute pas que des liens de confiance se soient créés entre le réalisateur et ses acteurs, comme les uns et les autres l'ont expliqué aux journalistes ; mais il est évident aussi que le grand succès d'*Indigènes* a créé un capital de sympathie que Bouchareb veut légitimement utiliser au profit de *Hors-la-loi*, sachant que son second film en aura sans doute besoin. En effet, grâce à cette continuité, les trois personnages principaux de *Hors-la-loi*, devenus trois frères d'une famille algérienne vivant en France pendant la guerre d'indépendance, sont *a priori* sympathiques au public et l'on pourrait dire que cela donne une sorte de marge de sécurité au réalisateur pour porter sur eux un regard critique sans entraîner un rejet du public à leur égard. Quoi qu'ils fassent, ils gardent au moins un peu de cette sympathie absolument sans réserve dont ils bénéficiaient dans *Indigènes*.

Du dedans, le réalisateur évite la possibilité d'un jugement trop tranché et inclut sa réflexion critique dans une problématique complexe, voire tragique, en montrant non pas une mais deux images de militants du FLN, Messaoud et Abdelkader, dont on pourrait dire qu'ils composent un seul personnage vu sous un double aspect. Le fait qu'il y ait deux images de militants permet de les nuancer l'une part l'autre et d'introduire une sorte de critique interne ou de guider le spectateur dans cette voie.

Abdelkader apparaît pendant la plus grande partie du film comme le militant fanatique et sans état d'âme, qui ne connaît rien d'autre que les règles imposées par le combat politique, tel que le conçoit sa hiérarchie. Il fait penser à plusieurs personnages de révolutionnaires de ce type, dont on voit un exemple dans *Les Justes* de Camus. On le ressent à l'image de ces jeunes doctrinaires implacables comme l'ont été les robespierristes pendant la Révolution française ou certains militants soviétiques, notamment à l'époque du conflit entre Staline et Trotsky.

Messaoud, face à son frère, exprime plusieurs fois sa différence, sans cesser pour autant de le suivre et de l'admirer. Il est ainsi amené à commettre de nombreux meurtres, appelés dans ce cas exécutions. Mais manifestement il souffre de devoir faire taire en lui toute espèce de sentiment, d'autant plus qu'il est lucide et comprend ce qui se passe dans sa vie pendant les cinq années qui précèdent sa mort : il a perdu toute humanité et il n'est plus rien d'autre qu'une machine à tuer. Cette différence est certainement liée au fait qu'il a femme et enfant, les aime, mais ne peut rien partager de sa vie avec eux. En rapprochant les deux frères, on se rend compte qu'Abdelkader, lui, a exclu radicalement de sa vie tout ce qui fait d'un homme un être humain – mais c'est un choix aussi pathétique que d'en avoir gardé quelques traces, comme l'a fait Messaoud.

La différence entre les deux personnages que les frères incarnent est un procédé à la fois de dramatisation et d'analyse approfondie, sous couvert de

ce qui pourrait être simplement une différence psychologique. On pense à la différence entre Horace et Curiace dans la pièce de Corneille qui porte le nom du premier, ou, pour y revenir, à celle de Kaliyev et de Stepan dans *Les Justes* de Camus. Le fait que la question de l'humain et de l'humanisme y soit posée donne au film sa profondeur et y installe une problématique représentée de manière très concrète, évitant ce qui aurait pu être une dénonciation à la fois politique et philosophique du terrorisme. C'est la différence des *Hors-la-loi* avec *Les Justes* de Camus, dont le propos est au contraire théorique et didactique. La mise en question du terrorisme ne prend jamais dans le film une forme explicite. C'est seulement à la fin, lorsque la mort d'Abdelkader vient s'ajouter à celle de Messaoud – et à toutes les autres, très nombreuses, auxquelles on a plus ou moins assisté – que la question se pose, inévitablement, de savoir si toutes ces morts étaient nécessaires ou non. Certes, la validité de la cause pour laquelle ils sont morts n'est pas mise en question, mais ce n'est pas non plus, à aucun moment, le portrait de héros qui nous est montré ; c'est celui d'hommes qui ont été broyés par l'histoire et qui ont eux-mêmes subi la mort après l'avoir beaucoup donnée.

L'importance de ce qu'on appelle en littérature la réception semble ici évidente. *Hors-la-loi* est un film tout à fait récent, puisqu'il date de 2010, ce qui veut dire que vingt ans se sont écoulés depuis la tristement célèbre décennie noire qui a vu le terrorisme sévir en Algérie ; expérience évidemment traumatisante, c'est le moins qu'on puisse dire, à tous les sens du mot. Le film de Bouchareb est un témoignage de la réflexion sur le terrorisme qui s'en est suivie et qui ne pouvait manquer de s'élargir toujours davantage, remontant de quelques décennies dans l'histoire du pays. Naturellement, on ne trouve jamais dans le film ce qui serait une impardonnable sottise, à savoir un rapprochement entre les causes défendues par ces deux moments d'action terroriste, mais il y a un constat que chacun peut faire : la réflexion critique sur l'usage du terrorisme par le FLN n'est devenue possible qu'à partir du massacre subi par la population algérienne du fait d'un autre terrorisme entré en action trente ou quarante ans plus tard.

Cette réflexion n'a pas lieu qu'en Algérie ou à propos de l'histoire récente de ce pays. Elle intervient aussi à propos d'une évolution actuelle dans la définition du mot *révolutionnaire* et *révolution*. Dans ce qu'on appelle les "printemps arabes", ces mots ne sont pas associés à la notion de terrorisme, ils la dénoncent au contraire au nom d'une autre notion et d'une autre pratique qui est celle de *démocratie*. Et c'est là une grande nouveauté par rapport à ces révolutions historiques qui ont toutes eu recours à la terreur, celle de 1793 en France, celle de 1918 en Russie etc. Quoi qu'il en soit des difficultés pratiques à la mettre en œuvre, on constate désormais que les peuples en lutte s'attachent passionnément au désir et à la volonté de mettre en place la démocratie, dont on peut dire qu'elle est à peu près l'inverse du terrorisme. On sait en effet que celui-ci implique un pouvoir unique et tout puissant qui ne souffre aucune discussion, à l'inverse du pluralisme et des débats publics auxquels aspirent les nouveaux révolutionnaires.

Hors-la-loi ne saurait être inspiré par les plus récents de ces mouvements, mais il va dans le sens des mutations en cours et il a le mérite de le faire avec courage et sérieux. Fondamentalement la question du terrorisme aura du mal à être résolue, aussi longtemps que des causes justes seront trop réprimées pour avoir le choix de leurs moyens. Mais il est très important de prendre conscience des dangers, à court et à long terme, que représente cette pratique ; et très important aussi d'en donner des représentations qui montrent à quel point elle génère des situations tragiques, où l'autodestruction coexiste avec la destruction de l'ennemi.

On peut penser qu'à cet égard, le propos de Rachid Bouchareb se trouve dilué par sa volonté d'utiliser la forme populaire du western ou du film noir américain. Mais pour être des films d'action, ces genres-là n'ignorent pas le sentiment du tragique lié à l'emploi systématique de la violence. Et l'on peut se dire aussi que, pour le réalisateur de *Hors-la-loi*, ces modèles cinématographiques à l'efficacité avérée étaient le moyen de faire passer certaines remises en question très difficiles à faire pour le peuple algérien.

Résolang

Revue publiée par les **Revue**s de l'Université d'Oran

Numéros parus

N° 1 – 1er semestre 2008

N° 2 – 2e semestre 2008

N° 3 – 1er semestre 2009

N° 4 – 2e semestre 2009

N° 5 – 1er semestre 2011

N° 6/7 – 2e semestre 2011

N° 8 – 1er semestre 2012

Hors série – novembre 2012

À paraître

N° 9 – 2e semestre 2012

Sommaires, appels à contribution, charte typographique :

<http://sites.univ-lyon2.fr/resolang/>

Achévé d'imprimé en novembre 2012
sur les presses de l'imprimerie Mauguin
18, place du 1er novembre, 09000 Blida

Composition : Anne-Marie Mortier

ISSN 1112-8550

IMPRIMÉ EN ALGÉRIE (*printed in Algeria*)

**Dire, écrire,
représenter, lire
l'Histoire**

Hadj MILIANI

Avant-propos

Écrire, raconter l'histoire: un questionnement complexe

Fatéma KADI-BAKHAÏ

Les Algériens et leur Histoire

Faouzia BENDJELID

La confluence des mémoires collective et individuelle
dans *L'Amante* de Rachid Mokhtari

Aicha BOUABACI

Extraits du roman inédit *Les Secrets de la cigogne* :

– « La guerre est finie »

– Des soldats germaniques à Saïda

Miloud Pierre BENHAIMOUDA

Histoire et romans policiers d'Algérie

Bouziane BEN ACHOUR

Écrire le roman: écrire c'est pervertir le réel

Denise BRAHIMI

La guerre d'Algérie dans le film *Hors-la-loi*

Abdelkader GHELLAL

Ma destinée était écrite quelque part

Daho DJERBAL

De la difficile écriture de l'histoire d'une société (dé)colonisée.

Interférence des niveaux d'historicité et d'individualité historique

Hamid GRINE

Le présage

Abdellali MERDACI

Mohammed Dib dans l'Algérie coloniale:

Variations sur l'auteur

ISSN 1112-8550